

**BLANCHE ET
GUISCARD**
TRAGÉDIE

SAURIN, Jean de
1763

**BLANCHE ET
GUISCARD**
TRAGÉDIE

par SAURIN

1763. Avec privilège du Roi.

Représentée pour la première fois le 25 septembre 1763
au Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain.

NOTICE SUR SAURIN.

Bernard-Joseph SAURIN naquit à Paris au mois de mai 1706, de Joseph Saurin, géomètre distingué, et membre de l'académie des sciences. Au milieu des savants de tous genres qui entourèrent pour ainsi dire son berceau, le jeune Saurin puisa le goût de la poésie ; mais la modicité de la fortune de son père ne lui permettant pas de se livrer à son penchant, il eut le courage de le vaincre et suivit pendant quinze ans avec succès la carrière du barreau. Avant de se faire connaître pour auteur dramatique, il fit paraître, sous le voile de l'anonyme, les Trois Rivaux, comédie en cinq actes en vers, qui eut six représentations. Il avait entrepris d'y faire des corrections; mais elles ne furent point achevées. Saurin avait quarante quatre ans lorsqu'il donna Aménophis, son premier ouvrage avoué. Cette tragédie, mise au théâtre le 12 novembre 1750, n'eut point de succès. Elle fut suivie de Spartacus. Cette pièce regardée encore aujourd'hui comme la meilleure de son auteur, parut pour la première fois le 20 février 1760, et fut jouée neuf fois. Le 22 décembre de la même année, Saurin fit jouer les Moeurs du Temps, comédie en un acte en prose, qui eut beaucoup de succès.

Blanche et Guiscard, imitation de Tancrède et Sigismonde, tragédie anglaise de Thompson, parut pour la première fois le 25 septembre 1763, et fut interrompue à la troisième représentation. Elle a été reprise plusieurs fois avec succès.

L'Anglomane, comédie en un acte en vers libres, jouée avec succès le 23 novembre 1772, est la même pièce que l'Orpheline, léguée, représentée sept ans auparavant en trois actes, et à laquelle l'auteur jugea à propos de retrancher plusieurs scènes.

Saurin a encore mis au théâtre Béverlei, drame en cinq actes et en vers libres, imité d'une pièce anglaise intitulée the Gamester, le Joueur, dont l'auteur est Edouard Moore. La pièce française parut pour la première fois le 7 mai 1768, et fut jouée treize fois. On a encore du même auteur le Mariage de Julie, comédie en un acte en prose, qui n'a pas été représentée.

Saurin avait été reçu à l'académie française le 13 avril 1761 à la place de l'abbé Duresnel, et mourut à Paris le 17 novembre 1781, âgé de soixante-seize ans.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GUISCARD;

LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.

SIFFRÉDI, grand chancelier.

BLANCHE, fille de Siffredi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frère de Laure, et confident de Guiscard.

GARDES.

La scène est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme pendant les trois derniers.

ACTE I

SCÈNE I.

Blanche, Laure.

BLANCHE, à part.

Ô jour pour la Sicile à jamais déplorable !
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable !
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours :
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours.

LAURE.

5 Tout de sa fin prochaine annonce les présages ;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages ?

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi !
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphère
10 Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,
Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous :
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'âme glacée une sombre épouvante...
15 Je ne sais, chère Laure... en ce fatal moment
Je sens que dans mon coeur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique ;
Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa soeur.
20 Le connétable Osmont a toute sa faveur ;
Tu connais sa fierté, son arrogance extrême :
Ministre de l'État et magistrat suprême,
Mon père contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
25 Son zèle toujours pur, son coeur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont longtemps divisé le connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE, l'interrompant.

30 Quoi ! Leur réunion n'est-elle pas sincère ?
Hier, vous le savez, Osmont et votre père,
Tous deux, dans ce palais, s'entretinrent longtemps,

Et parurent sortir l'un de l'autre contents.
Osmont est trop altier, pour daigner se contraindre :
Siffrédi, votre père, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

35 Mais il est dans l'État deux partis ennemis.
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

40 Vaines craintes d'un coeur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment !
Vous savez si Guiscard est cïier à votre père ?

BLANCHE.

Ah ! Qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire !
Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la cour
À Palerme, avec nous, il n'est pas de retour ?
45 Mon coeur languit privé d'une si chère vue.

LAURE.

Sa présence à vos voeux sera bientôt rendue ;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais ; mais pour moi Guiscard est un mystère.
50 Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour père,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zèle entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna.
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon père dans le fils honora la mémoire.
55 Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon coeur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur :
Il servit à Guiscard et de père et de maître ;
Mais ce héros, enfin, dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi, dès ses plus jeunes ans,
60 N'a-t-il point à son fils laissé quelques parents ?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille ?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille :
Dans l'âme de mon père, émue à son aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.
65 Ton frère, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie ?

LAURE.

Comme vous, il balance ; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun doute,
70 Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route :
Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

Idumée : pays antique des Iduméens, situé en Israël et en Jordanie au nord de la mer Rouge et au sud de la Mer Morte et qui comprenait les villes de Petra et d'Eilath. Le roi Hérode était iduméen.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus... Daigne ne me rien taire ;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frère ?

LAURE.

75 Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son coeur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah ! Tu ravis mon âme.... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non, non, de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,
Plus que je ne vous dis le comte est occupé ;
80 Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos coeurs, dit-il, le bien suprême ;
Non cet amour qui règne en un coeur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili ;
85 Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre âme
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présents que nous ont fait les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
90 L'âme, à la fois, la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, à part.

Ô vertueux ami !

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh ! Que dit-il de lui, chère Laure ?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
95 Guiscard honorerait le sang même des rois,
Que tous les malheureux sur son coeur ont des droits ?
Qu'ardente, courageuse et vraiment magnanime,
Son âme du héros a l'empreinte sublime ;
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,
100 Rare présent du ciel, ont leur germe en son coeur ;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE, vivement.

Il ne le flatte pas !... Ah ! pour un tendre coeur,
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,

105 C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même ;
Notre âme éprouve alors un si doux sentiment !
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient... C'est votre père.

SCÈNE II.

Siffredi, Blanche, Laure.

**SIFFRÉDI, à un homme de sa suite, en dehors, et
qu'on ne voit pas.**

Ici je vais l'attendre...

À Blanche.

110 Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Mon père ? Quel est l'état du roi,

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des faibles humains le juge incorruptible.
115 Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un oeil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard,
120 Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, avec une émotion marquée.

Guiscard !... Le Roi !... Mon père ?

SIFFRÉDI.

Eh bien ! Au nom du comte,
Ma fille, d'où vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion ?

BLANCHE, avec embarras.

Mon père... il est le fils de votre adoption.
125 Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi ; vous saurez ce mystère.

Blanche sort avec Laure.

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, seul.

Ciel ! Que dois-je penser, et que viens-je de voir ?
S'aiment-ils ?... Ô malheur que j'aurais dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son âme...
130 Ah ! Qu'ils n'espèrent pas que j'approuve leur flamme.
Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.
Le repos de l'État sur cette loi se fonde ;
Et, s'agit-il pour moi de l'empire du monde,
135 Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs, Blanche est promise. Osmont m'a fait parler.
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le connétable.
Cet hymen politique est un point arrêté :
140 Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente ;
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des États.
145 Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un Empire !...
Mais le Comte paraît.... Je vais lire en son cœur.

SCÈNE IV.
Guiscad, Siffrédi.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déjà semée,
150 Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas ! Ce roi chéri de tous ?
La mort nous le ravit.

SIFFRÉDI.

Oui ; le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare ;
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
155 À conquérir les coeurs mit son ambition,
Et qui, bon sans faiblesse, en mérita le nom :
Titre au dessus de grand, qu'insensés que nous sommes
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes.
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
160 Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue ; il tenait pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
165 On ne vit point, au sein de l'horrible misère,
Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
Ni du luxe, engraisé de son sang précieux,
Les palais insolents s'élever jusqu'aux cieux.
Protecteur éclairé des talents, du génie,
170 Encourageant les arts, animant l'industrie,
Sachant récompenser et punir à propos,
Père, enfin, de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces ;
175 Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la soeur de notre dernier roi,
180 Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le héros et l'aîné de sa race ?

SIFFRÉDI.

Ce tyran délesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur ;

185 D'un déluge de sang il couvrit la Sicile :
Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,
Guillaume le cruel emporta chez les morts
Cet odieux, surnom, son crime et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.
190 Constance en est la soeur, et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh ! Qui peut donc prétendre à de si hauts destins ?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire ?

SIFFRÉDI.

195 Oui ; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon coeur en est charmé ;
Un prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah ! De tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFRÉDI.

200 Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A cru, dans le silence, en vertus, eu années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées ;
Mais le roi vient, enfin, par sa suprême loi,
De reconnaître en lui le sang du grand Mainfroi.
205 Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD, à part.

Heureux jeune homme ! Sors de ton obscur asile ;
Vois tous tes ennemis tremblants, humiliés :
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds...
La fille de ce monstre assassin de ton père !

SIFFRÉDI.

210 Ah ! Qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire !
Constance a dans ses mains les forces de l'État ;
Le connétable Osmont lui répond du soldat ;
Ce serait dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'État, encor fumant de ses ruines.
215 Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage,
Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

220 Si de ses sentiments je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son coeur vaincre la résistance.
Eh ! Que craindre après tout ? Il à pour lui, Seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute, sa valeur.
225 S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
230 Courons vers lui, Seigneur. Ah ! Digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Si le théâtre obscur d'une scène privée
Confine les vertus de son âme élevée,
235 Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand coeur et d'acquérir un nom.

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, vivement.

240 Mon coeur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort.
De mon état obscur je m'élève à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
Mon âme, avec transport, s'élançant toute entière,
Brûlerait d'égal, en vertu comme en rang,
Ces héros glorieux dont je serais le sang.

SIFFRÉDI.

245 Eh bien! Hâtez-vous donc de marcher sur leur trace...

À part.

Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins...

À Guiscard.

250 Ô vertueux Guiscard ! Noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle
Vous offre le premier un hommage fidèle.

GUISCARD.

Siffrédi, je serais...

SIFFRÉDI, l'interrompant.

L'héritier de nos rois.
Oui ; vous êtes celui dont le ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette île valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

255 Qui ? Moi ! Triste orphelin ; abandonné de tous,
Sans support, sans parents, et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
À ce jour éclatant du premier rang du monde ?...
Ne m'abusé-je point ?... Moi le fils de Mainfroi !
260 Moi le sang d'un héros ! Et le trône est à moi !...

À part.

Ô Blanche !

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire....

À part.

Ô ciel ! Qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors ;
265 Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon coeur, toujours égal, en soutienne le poids...

À Siffrédi.

Je sens, ô Siffrédi, tout ce que je vous dois ;
Respectable vieillard, soyez toujours mon père :
270 Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire ;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'État.
Je présumerais trop, et serais un ingrat
Si, novice au grand art de régir un empire,
Je me chargeais sans vous du soin de le conduire.

SIFFRÉDI.

275 Si la Sicile en vous, Seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi,

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière ?.

SIFFRÉDI.

À sa soeur, qui du trône eût été l'héritière,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

280 À quel titre peut-il m'imposer cette loi ?

SIFFRÉDI.

Cet hyménée importe à l'État, à vous-même.
Oui, si n'élevez Constance au rang suprême,
 Craignez de son parti le dangereux éclat.
Leurs mains ébranleront et le trône et l'État.

285 Quant à moi, qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi,

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFRÉDI.

290 Un autre à vos refus doit avoir la couronne.
C'est le roi des Romains.

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFRÉDI.

Ah ! Sire...

GUISCARD, l'interrompant.

C'est assez... Mon père, une autre fois
Des secrets de mon coeur je pourrai vous instruire :
Permettez, cependant, qu'un moment je respire ;
295 J'ai besoin d'être à moi.

SIFFRÉDI.

Sire, il faut qu'au Sénat
Les barons du royaume et les grands de l'État
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage.

À part.

Je vais les assembler... Que de maux j'envisage !

Il sort.

SCÈNE V.

GUISCARD, seul.

300 Moi l'époux de Constance !... Ah ! Pour elle mon coeur
Sentait, sans se connaître, une invincible horreur...
Écartons loin de moi cette funeste idée ;
D'un plus doux sentiment mon âme est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux !
Ô cher et digne objet d'un amour vertueux !
305 Tu n'as point estimé mon coeur par ma fortune ;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi, sans rougir, abaissé son regard :
Enfin, voici le jour du trop heureux Guiscard !
Ton amant à tes pieds va mettre un diadème.
310 Ô félicité pure ! Ô volupté suprême !
Blanche, ma chère Blanche ; un trône t'était dû :
Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

ACTE II

SCÈNE I.

Guiscard, Rodolphe.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essayer cette injure !

RODOLPHE.

315 Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur ? Vous paraissez interdit, égaré :
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie ;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie ?

GUISCARD.

320 Eh ! Que m'importe, hélas ! Cette joie et ces cris ?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis :
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes ;
Que, cherchant de son coeur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
325 J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son père elle remit ce titre
De mon coeur, de ma foi le garant et l'arbitre ;
Eh bien ! Ce titre auguste, entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance !

RODOLPHE.

Eh ! Comment ?...

GUISCARD, l'interrompant.

330 En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit ; Blanche me nomme traître :
Elle succombe aux maux dont son coeur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé ?
Son père...

GUISCARD, l'interrompant.

À quel excès il a porté l'audace !
 Apprends son attentat. Chacun avait pris place,
 335 Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang.
 Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
 D'un oeil présomptueux regardait la couronne.
 Siffrédi, chef des lois et l'organe du trône,
 Après avoir, de l'oeil, pris mon commandement,
 340 En présence de tous ouvre le testament,
 Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
 On me fait une loi de l'hymen de Constance.
 « Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
 Voici l'acte, signé de sa royale main,
 345 Où sa foi, sa couronne à Constance est promise. »
 Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
 Mon esprit indigné méditait un parti,
 Quand d'acclamations la voûte a retenti.
 Un applaudissement, une joie unanime
 350 Se peint sur tous les fronts ; chaque bouche l'exprime :
 Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
 Comment en ce moment annoncer mes refus ?
 À peine sur le trône et sans expérience,
 Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,
 355 Comment m'opposer seul au voeu de tout l'État ?
 Que dirai-je ?... Peut-être il fallait un éclat.
 Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même ;
 Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime :
 J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours ;
 360 Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
 Par égard... par prudence... enfin, l'âme troublée,
 Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée. ;
 C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment ?

GUISCARD.

Hélas !
 365 Au rang des spectateurs par son père placée,
 Cette scène cruelle à ses yeux s'est passée.
 Dans les bras de ta soeur j'ai cru la voir tomber.
 À mes regards bientôt on l'a su dérober.
 Prompt à désabuser son âme prévenue,
 370 J'ai volé vers ces lieux... Ô douleur qui me tue !
 Sans doute, Siffrédi prévoyait mon dessein :
 Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme : il vous sera facile...

GUISCARD, l'interrompant.

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
 375 Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,

Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,

Voyant entrer Siffrédi.

Je veux par une lettre... Ah ! Voici ce barbare!

SCÈNE II.

Siffrédi, Guiscard, Rodolphe.

GUISCARD.

380 Oses-tu bien encor paraître devant moi,
Téméraire vieillard ?... Viens-tu braver ton roi ?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence...
Fuis.

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.
385 Si je puis à ce prix sauver l'État et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, à part.

Insupportable outrage !...

À Siffrédi.

Fuis, te dis-je !... J'ai peine à contenir ma rage.

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grâce à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi :
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
390 L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage.
Tu m'as ravi le mien... Eh ! Que pense cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel,
Qui crut en recevoir l'inviolable gage ?
De ce gage sacré qu'as-tu fait ? Quel usage ?

SIFFRÉDI.

395 De votre main auguste on m'a remis le seing ;
J'ai dû vous supposer un généreux dessein ;
J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire ;
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avait mal entendu :
400 J'ai fait, enfin, pour vous ce que vous avez dû ;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah ! Trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Être perfide amant et fils dénaturé,
405 Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus, je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étais moins arrêté,
Tu l'aurais affermi par ta témérité ;
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFRÉDI.

410 Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain,
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigade puissante,
415 Et du roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'État, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un noeud honteux, que tout mon coeur déteste,
Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux !...

À part.

420 Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros !
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance !...

À Siffrédi.

Loin d'un coeur généreux ta timide prudence !
On n'asservira point mon trône ni mon coeur ;
De Constance d'Osmond je brave la fureur.
425 Malheur aux factieux qui prendront leur défense !
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFRÉDI.

430 Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentiments.
Peut-être que plus calme, alors, votre âme auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
435 Que tout intérêt cède et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple, à vos soins confié ;
Que le premier bonheur d'un roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître ;
Et que, libre des soins, d'une vulgaire ardeur,
440 C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son coeur.

GUISCARD.

Je connais tout le prix de ces grandes maximes ;
 Mais j'en connais aussi les bornes légitimes,
 Et j'envierais le sort des moindres citoyens,
 Si, maintenant leurs droits, j'abandonnais les miens.
 445 Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave ;
 C'est un père qu'un ; tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFRÉDI.

L'esclave du devoir... Ah ! Sire, écoutez-moi...
 Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
 Celui qui fut ton père et forma ton jeune âge,
 450 Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,
 Repousse constamment l'appât le plus flatteur
 Qu'offre l'ambition aux désirs d'un grand coeur ;
 Qui refusant (dût-il en être la victime)
 Ce qu'un autre peut-être eût achevé du crime,
 455 À ta haute faveur préfère ton courroux...

Il se jette aux pieds de Guiscard.

Vois ton ami, ton père embrassant tes genoux,
 Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même.
 À tes pieds, avec moi, vois un peuple qui t'aime,
 Et que le ciel confie à tes soins paternels,
 460 Citoyens, magistrats, ministres des autels ;
 Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
 Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
 Qui nourrissent l'État et supportent la faim :
 Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
 465 Et l'époux et l'épouse et la mère et la fille,
 Tout un grand peuple, enfin, composant ta famille,
 (Car les sujets des rois sont leurs premiers enfants)
 Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblants :
 « Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine ;
 470 Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
 Abandonner encor nos champs et nos cités ?...
 Ah ! Pour d'autres exploits que nos calamités,
 Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre !...»
 Résisterez-vous donc à cette voix si tendre ?
 475 Eh ! Quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
 Peut balancer son peuple en l'âme d'un bon roi ?

S'apercevant que Guiscard s'attendrit.

La vôtre... Mais, seigneur, je vois qu'elle est émue ;
 Ah ! Ne dérobez point ces larmes à ma vue :
 L'orgueil du trône, hélas ! N'est que trop inhumain.

GUISCARD, attendri et le relevant.

480 Lève-toi, Siffrédi ; ton roi te tend la main...
 Mes peuples me sont chers : je connais tes services ;
 Mais tu m'as mis, cruel ! Entre deux précipices.
 À Constance engagé par toi dans le Sénat,
 Détruire son espoir c'est hasarder l'État.

485 À cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon père ;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon coeur s'oppose à la vertu...

Après une petite pause.

C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide :
490 Ton zèle a fait le mal ; j'en attends le remède.
Il faut que demain même, au Sénat assemblé,
De ta témérité le secret dévoilé,
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
495 Je redouterai peu Constance et ses amis :
Qui rend un peuple heureux le voit toujours soumis.
Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde ;
Que déjà foi du mien son amour me réponde.

SIFFRÉDI.

Seigneur...

GUISCARD, l'interrompant.

Sans répliquer, obéis. À ce prix
500 Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissais je n'en serais plus digne :
Incapable, Seigneur, des souplesses de cour
On ne me verra point, par un lâche retour,
505 Plier mes sentiments aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...
Tu voudrais que prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fut, sur le trône, un fantôme de roi ?
Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette,
510 Constance ne sera jamais que ma sujette...
Toi, rends grâce à l'amour dont mon coeur est épris,
Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

Il sort avec Rodolphe.

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, seul.

Ah ! C'est cet amour seul qui confond ma prudence ;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance.
515 Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
Ô de la passion aveuglement extrême !
Le prince est le premier à se tromper lui-même ;
Et, lorsqu'il n'est que faible, il se croit vertueux.
520 Son caractère est vif, ardent, impétueux,
Et je crains de l'État l'embrasement funeste.
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi ?
Ne songeons qu'au salut de l'État et du roi...
525 L'espoir nourrit l'amour... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.
J'ai promis... Mais il vient.

SCÈNE IV.

Osmont, Siffrédi.

OSMONT.

La Sicile, Seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,
530 Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissensions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auraient de sang encore inondé la Sicile.
535 Ô vertueux ami, je vous connaissais mal !...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice ;
De mes préventions je connais l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
540 De parti que l'État, d'intérêt que le sien.

SIFFRÉDI.

À cet aveu, Seigneur, magnanime et sincère,
On reconnaît une âme au-dessus du vulgaire.
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

545 Votre amitié, Seigneur, est un bien qu'il désire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire ;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFRÉDI, l'interrompant.

Je rends grâce au ciel qui me l'envoie :
550 Vous honorez ma fille; et je vois avec joie
Le repos de l'État par nos noeuds affermi...

Il embrasse Osmont.

J'embrasse en vous, Seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes désirs : Blanche a touché mon âme ;
Mais pour elle brûlant d'une secrète flamme,
555 J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amants,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part a ces grands hyménées
Dont la raison d'État fixe les destinées ;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

560 Trouvez bon, cependant, Seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siècle à mon impatience.

SIFFRÉDI.

Il importe à l'État que nous soyons unis ;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
565 Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

ACTE III

La scène est à Belmont.

SCÈNE I.

BLANCHE, seule.

570 Ô Barbare Guiscard ! Ô coeur plus qu'infidèle !
Âme tout à la fois et parjure et cruelle !
Voilà donc ces serments, ces voeux et cette foi
Que tantôt... Tu blâmais mon trouble et mon effroi...
Ainsi donc, ce matin, quand mon âme glacée
Présageait le malheur dont j'étais menacée,
575 Ton coeur, sous un faux air de générosité,
Masquait la perfidie et l'inhumanité !
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas ! Sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disais-tu qu'esclaves couronnés
580 À leur triste grandeur les rois sont enchaînés ?
Blanche en aurait gémi ; mais, moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être : un tendre souvenir
Eût rempli les moments de son triste avenir ;
585 Ton image en mon coeur eût demeuré gravée.
Au faite de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond !
Ah ! Cette cruauté m'accable et me confond...
Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
590 Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...
Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus, sous le faux nom d'honneur ;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'âme,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
595 Guiscard, à qui mon coeur élevait des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels !
Ah !... Mais mon père vient... Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

SCÈNE II.

Siffrédi, Blanche.

SIFFRÉDI, voyant Blanche en pleurs.

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs :
600 Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs.
De ce coeur paternel la facile tendresse
D'un oeil compatissant regarde ta faiblesse ;
J'espère, cependant, en ta noble fierté :
Rappelle dans ton coeur toute sa fermeté.
605 C'est dans l'obscurité que la lumière brille ;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah ! Je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFRÉDI.

J'aurais pour te blâmer une juste raison :
Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle ;
610 Mais ton père est sensible à ta peine cruelle ;
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,
Ses grâces, ses vertus ont fait naître ta flamme ;
J'aurais dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

615 Ah ! Traitez votre fille avec plus de rigueur :
Votre bonté m'accable et me perce le coeur ;
Puis-je verser, hélas ! des larmes trop amères ?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFFRÉDI, ta serrant dans ses bras.

Viens dans mes bras, ma fille... Ô toi ! Dans tous les temps
620 L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans ;
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu ?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, seigneur... Qu'exigez-vous de moi ?

SIFFRÉDI.

Il serait trop honteux qu'on crût que pour son roi
625 Toujours de mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrit l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah ! Cet espoir, Seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
630 Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisables héros,
Il dû, pour être à toi, hasarder sa couronne ?
Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,
635 Mon devoir eût souffert qu'on t'ouvrît nos tombeaux ;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,
La discorde cruelle embrasât ma patrie ;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie ?
Jamais à ce projet je n'aurais consenti.
640 Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils demandent ?

SIFFRÉDI.

Je connais ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps.
645 Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire ;
Tu dois les prévenir, et déjà j'aime à croire
Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
650 Plus il nous met en lutte à ce juge sévère,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médissant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il ?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre.
655 Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,
Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,
Prendre un illustre époux, que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel ! Un époux à moi, mon père ?

SIFFRÉDI.

660 Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.
Au plus haut rang

BLANCHE.

Ô mon père ! Daignez...

SIFFRÉDI, l'interrompant.

Écoutez-moi, ma fille.

Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur,
665 Qu'impunément ne puisse offenser le roi même.
Tel est le connétable. Il est puissant, vous aime...

Voyant, de nouveau, Blanche en pleurs.

Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,
Ma parole est donnée : elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah ! Seigneur !... Ah ! Mon père !

670 Si jamais à vos yeux votre fille fut chère,
Si de ma mère en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon honneur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFRÉDI.

675 Je vous l'ai déjà dit, ma parole est donnée :
Il le faut... c'est en vain.

BLANCHE, se jetant aux pieds de son père.

Mon père !

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non... Mes tremblantes mains embrassent vos genoux :
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes ?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un coeur
680 Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous, ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi, votre fille se donne.
C'est me percer le sein... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon coeur n'est pour lui qu'un affront.
685 Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée...
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon père, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres...
690 Rompre à la fois mes noeuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus ; cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le temps je le pourrai, mon père.

695 Le ciel sait si mon coeur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du temps... ou bien prenez mes jours ;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours ;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.

Voyant que Siffrédi s'attendrit.

Mais j'aperçois des pleurs que mon père dévore ;
Votre coeur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFRÉDI, avec un effort marqué.

700 Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFFRÉDI, la relavant.

Levez-vous... Je vous plains ! Mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon coeur
L'intérêt de l'État et celui de l'honneur.
705 L'un et l'autre ont parlé... La pitié doit se taire ;
Et, par tout le pouvoir dont le ciel arme un père,
Je veux être obéi... Blanche, préparez-vous
À recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, à part, avec l'air abîmé de douleur..

Ciel !

SIFFRÉDI, à part.

710 Ô nature trop forte !
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte !
Qu'il en coûte à mon coeur !... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, avec chaleur.

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon père.

SCÈNE III.

Laure, Blanche, Siffrédi.

SIFFRÉDI, à Laure.

Venez, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'âme plus affermie :
715 Ramenez au devoir un coeur trop égaré ;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

Il sort.

SCÈNE IV.

Blanche, Laure.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon coeur se dispose...
Quel amour est trahi ! Quel devoir on m'impose !
Ah ! Laure...

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs :
720 Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame ? Ah ! C'est trop peu ressentir votre injure !
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute... Mais, Hélas ! Crois-tu qu'ainsi soudain
Un coeur puisse passer de l'amour au dédain ?
725 Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer ?
Longtemps on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
730 De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon coeur, malgré moi, toujours chère !...
Où fuir ?... Où me cacher aux humains, à mon père ?
735 Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours, moissonnés dans la fleur ?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos voeux si funeste ?
Quel époux ?

BLANCHE.

En est-il que mon coeur ne déteste ?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
740 C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi :

Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien ! Vous êtes outragée :
Ce jour a vu l'affront ; il vous verra vengeance !

BLANCHE.

Vengeance ! Hélas ! Sur qui ? Sur Guiscard, ou sur moi ?

LAURE.

745 Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce coeur vil et faux.

BLANCHE, vivement.

Non, il ne peut pas l'être ;
Non, mon coeur à ces traits ne peut le reconnaître :
Nous lui faisons injure.

LAURE.

Ô ciel ! Que dites-vous ?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous...

BLANCHE, l'interrompant.

Il est trop vrai !... Je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

750 Quoi ! Ce matin, Madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre coeur ;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir ! Et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage !
755 Il veut que vous soyez témoin de votre affront.
Votre ressentiment ne peut être trop prompt...
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, à part.

Ah ! Parjure !

LAURE.

Pouvez-vous balancer ?

Balancer : se dit figurément pour délibérer, hésiter ; être irrésolu et incertain. (...) [F]

BLANCHE.

Dès demain ?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

760 Eh ! Qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son coeur,
Le cri du sang d'un père et le remords vengeur !...
Laure, je veux t'en croire : un fier dépit me guide...

À part.

Tu me regretteras, homme lâche et perfide !...

À Laure.

Oui, mon hymen fera son tourment et ie mien :
Il a trahi mon coeur ; j'ai mal connu le sien.
765 D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engagerait d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentiments que j'attendais de Blanche.
770 Qu'en secret dans mon sein tout votre coeur s'épanche ;
Mais gardez au-dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter !
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie....

À part.

775 Quelle joie !... Ah ! Cruel ! À quel noeud détesté
Me pousse de ton coeur l'horrible fausseté !,

LAURE.

Osmont a des vertus : le sang de ses ancêtres,
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres ;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

780 Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidèle.
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.
Ne parle point de lui ;

LAURE.

Songez que votre père...

BLANCHE, l'interrompant.

Oui, j'afflige son coeur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, apercevant Siffrédi.

785 Il vient.

BLANCHE, voyant Osmont avec Siffrédi.

Osmont le suit... Ô contrainte ! Ô supplice !
Un père exige, ô ciel ! Cet affreux sacrifice !

SCÈNE V.

Siffrédi, Osmont, Blanche, Laure.

SIFFRÉDI, à Blanche.

Ma fille, de ma main recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous ;
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre.
790 Faire, au gré de mon coeur, son bonheur et le vôtre !

OSMONT, à Blanche.

Le choix de votre père autorise mes feux,
Madame ; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le coeur, où j'aspire, en ma faveur ne penche.
795 Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau noeud ?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un père... son aveu...

À part.

Je me meurs !

OSMONT, à part.

Ciel !

SIFFRÉDI, à Blanche.

Ma fille !...

À part.

À peine elle respire !

BLANCHE.

Ô mon père !...

À Laure.

Aide-moi... je ne puis nie conduire.

Elle sort avec Laure, qui la soutient.

SCÈNE VI.
Siffrédi, Osmont.

SIFFRÉDI.

Je la suis ; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

800 Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

ACTE IV

SCÈNE I.

BLANCHE, seule.

C'en est donc fait, hélas ! un noeud fatal me lie !
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie !...
Puisse mon père un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher !
805 Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe,
M'a-t-il dit ?... À ce mot mon courage succombe :
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh ! Comment exprimer ce qu'a senti mon coeur
Quand à la main d'Osmond j'ai joint ma main tremblante ?
810 J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante ;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts ;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts ;
Tout semblait s'écrouler... Illusion trop vaine !
La mort que j'invoquais n'a point fini ma peine ;
815 Je vis... et, par mon coeur, en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCÈNE II.

Laure, Blanche.

LAURE, avec un air troublé, et tenant un billet à la main.

Madame...

BLANCHE.

Ô ciel ! Quel trouble !

LAURE.

Ah ! Je suis confondue.

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue.
Ai-je quelque malheur encore à redouter ?
820 Ce billet...

LAURE, l'interrompant.

Quels regrets il pourra vous coûter !
Quels reproches, hélas ! Vous aurez à me faire !

BLANCHE.

Je tremble... explique-toi.

LAURE.

Mon frère...

BLANCHE.

Eh bien ! Ton frère ?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.
Guiscard a confié ce billet à ses soins,
825 Qu'il lui tardait, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi ! Guiscard... Il m'écrit ?... Croit-il par une lettre...
Voyons. Laure... Mais, non... mon coeur m'en presse en vain :
Non, je ne lirai point un billet que sa main...
Eh ! que peut-il me dire...

À part.

Ah ! D'une infortunée,
830 Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard ! Irriter les tourments :
Il m'en coûte assez cher d'avoir en tes serments ;
Laisse mon coeur, en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frère ose vouloir justifier son maître.
835 Il soutient que son coeur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il allait, plus au long, m'expliquer ce mystère :
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre père
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

Ô ciel! Que me dis-tu ?
840 Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu ?
N'importe... cette lettre... il faut la lire... Donne,

Prenant la lettre.

Ah ! Donne... Ma main tremble, et tout mon corps frissonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein !...
845 Mais lisons...

Elle lit.

« De ton coeur je conçois les alarmes,
Chère Blanche !... »

Elle s'arrête.

Ah ! mes yeux se remplissent de larmes...

Elle continue de lire.

« Je brûle de te voir et de les dissiper ;
L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper :
Un coeur chéri du tien n'est ni lâche ni traître.
850 Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...
Ton père... À quel excès, ô ciel ! Il s'est porté !...
Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
Repose-toi du soin de notre destinée.
Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée ,
855 Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort... »

À part, après avoir lu.

Jamais, hélas ! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse ?
Il accuse mon père... Ô conjecture affreuse ! ,
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
860 Quoi ! Sans l'aveu du prince, il aurAit... J'en frémis!

Relisant.

« Tantôt tu sauras tout... »

À part.

Ah ! si je te suis chère,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère,
Guiscard !... Ah ! Par pitié, laisse-moi mon erreur ...
Quel est donc mon destin ? Ciel ! Quelle en est l'horreur.
865 Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie !
Ô dépit insensé ! Trop aveugle courroux !
Un instant a donc mis un abîme entre nous !
De sa fidélité j'avais mille assurances :
870 En devais-je sitôt croire les apparences ?
Devais-je me hâter de nous perdre, tous deux ?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux !
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un désir de vengeance...

À Laure.

875 Toi-même, Laure, hélas ! Ta fatale amitié...
Vous m'avez tous trahie... et mon coeur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zèle ;
Guiscard, au fond de l'âme, a pu rester fidèle ;
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
880 S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert ?
L'amour est moins timide en un coeur magnanime :
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime...

BLANCHE, l'interrompant vivement.

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
885 Dans l'abîme déjà c'est toi qui m'as poussée ;
Par mon père, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai cru tous deux. (Ô repentir trop vain !)
L'affreux remords habite et déchire mon sein.
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
890 J'éviterai le roi... Mais, hélas ! Cette lettre...
Ah ! Comment l'oublier ?... Et me vaincre et me fuir ?...
Que Guiscard soit fidèle, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais. Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude :
895 Gémissons en secret et dévorons mes pleurs ;
Surtout à mon époux cachons bien mes douleurs ;
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déjà trop bien lu dans mon âme ;
Je l'ai vu m'observer d'un oeil sombre, inquiet ;
900 Il semblait de mon coeur épier le secret.
S'il en est encor temps, qu'à jamais il l'ignore...
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son coeur sans cesse en étouffer l'éclat ;
Éprouver au-dedans un douloureux combat,
905 Et montrer au-dehors un front calme et paisible...
Oh que la vie alors est un fardeau pénible !

LAURE, voyant arriver Guiscard.

Le roi paraît.

BLANCHE, voulant s'enfuir.

Fuyons... Ô ciel ! Mes pas tremblants...

SCÈNE III.

Guiscard, Blanche, Laure.

GUISCARD, à Blanche, en se jetant à ses pieds.

Le voilà donc passé ce siècle de tourments ;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

910 Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,

À part.

Le temps en est passé... Levez-vous, sire... Hélas !

GUISCARD, se relevant.

Libre des soins cruels qui retenaient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon âme
Exhaler les transports de sa brillante flamme...
915 Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur ?
M'aurais-tu fait l'affront de douter de mon cœur ?
Que l'apparence, ô ciel ! Jusque-là te prévienne !
Ton âme ne t'a pas répondu de la mienne ?

BLANCHE, confuse et embarrassée.

Seigneur...

GUISCARD.

Je vois encor ton esprit incertain.
920 Sache donc que ton père, abusant de mon seing,
A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse ?
Tu trembles... tu pâlis... Ma chère Blanche !

BLANCHE, du ton de la douleur ta plus profonde.

Oh ! Laisse-moi, Guiscard !
Laisse,

GUISCARD.

Moi te laisser... Jamais !
925 Non, jamais... À mon cœur il faut rendre la paix,
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, l'interrompant.

Mon âme est déchirée...

À part.

Ô crime irréparable !

GUISCARD, vivement.

Il ne l'est pas... Eh bien !
Ton coeur s'est trop hâté de condamner le mien :
Tu devais mieux connaître un amant qui t'adore ;
930 Mais tout est réparé si tu m'aimes encore.

Voulant lui prendre la main.

Dis que je suis aimé... Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne...

BLANCHE, retirant sa main.

Hélas !

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre :
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

935 Blanche ! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le coeur !... Ô ciel ! Explique-toi.
Quel est donc le secret que ta douleur me cèle ?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas... Éloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle !

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, l'interrompant.

Il n'en est point pour nous ;
940 Non : je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain : le comte Osmont...

GUISCARD, l'interrompant.

Oserait-il prétendre?...
Le traître !

BLANCHE, l'interrompant aussi.

Il respecte son maître...
Mais... il est mon époux.

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

965 Non ; tes voeux et les miens tu ne les peux trahir ;
Non... ton père a tout fait : il t'a sacrifiée...

D'un ton très ferme.

Mais tes serments d'avance avec moi t'ont liée ;
Cette main est à moi.

Il lui prend la main.

SCÈNE IV.

Osmont, Guiscard, Blanche, Laure.

OSMONT, à Blanche.

Madame, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux ?

BLANCHE.

Non : ces noeuds sont sacrés, et mon coeur les révère.

GUISCARD, à Osmont.

970 Quelle est donc cette audace ?

SCÈNE V.

Siffrédi, Guiscard, Blanche, Osmont, Laure.

BLANCHE, à Guiscard.

Ah ! Seigneur...

À Siffrédi.

Ah ! mon père...
Venez, et détournez les maux que je prévois.

Elle sort avec Laure.

SCÈNE VI.

Guiscard, Siffrédi, Osmont.

GUISCARD, à Osmont.

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi ?.

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être ;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
975 Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFRÉDI, à Guiscard.

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnaissez-vous ceux et d'époux et de père ?
Eh ! Pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois
980 Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits ?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite ;
Au lieu de me juger, regarde ta conduite.
Je connais mes devoirs, et saurai les remplir ;
Mais connais-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
985 D'un zèle spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature ?
C'est assez, Siffrédi ; ne me réplique rien...

À Osmont.

Toi, connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux autels n'a pu, par son père entraînée,
990 T'engager une foi qu'elle m'avait donnée.
Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces noeuds. Ose t'en prévaloir ;
Ose à ton souverain disputer sa conquête ;
Mais, connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

995 Ma tête ? Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfants du Nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
1000 Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage ;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage
Qu'avec l'oeil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.

Il sort.

SCÈNE VII.

Osmont, Siffrédi.

OSMONT, à part.

1005 Ô ciel, à cet excès porter la tyrannie !
Me ravir mon épouse et menacer ma vie !...
J'ai, grâce au ciel ! Un coeur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme,
1010 On peut l'en arracher. Oui, je vole a Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis...
Perfide ! Tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connais plus que Constance pour reine...

SIFFRÉDI.

La passion, Seigneur, trop avant vous entraîne.
1015 Le roi s'est oublié ; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudents :
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille ;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille ;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
1020 Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice ;
Sauvons nos droits, enfin, sans que l'État périsse.
Ne précipitez rien ; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
1025 Je connais bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.
Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, fièrement.

Je le crois qu'en effet il se repentira.
Vous connaissez Guiscard, vous auriez dû peut-être,
1030 Un peu plus tôt, Seigneur, me le faire connaître ;
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grâce à mon coeur outragé,
Non... Sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'État, mon honneur et Constance,
1035 Je paraîtrais un lâche aux yeux de tous, à moi.
Si je pouvais souffrir...

SCÈNE VIII.

Rodolphe, Gardes, Siffrédi, Osmont.

RODOLPHE, à Osmont.

Seigneur, au nom du roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée ?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFRÉDI, à part.

Ciel ! Quelle est ma surprise !

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au fort me suivre sans délai

OSMONT, à Siffrédi.

1040 Voilà de son pouvoir un glorieux essai !

SIFFRÉDI, à part.

Juste ciel ! Pour l'État quel funeste présage !
Ce prince dont mes soins ont formé le jeune âge...
Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra...

À Osmont.

1045 Allez.... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur ; il aime la justice.
À ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

ACTE V

Il fait nuit.

SCÈNE I.

SIFFRÉDI, seul.

Le roi me l'a promis.... Plus calme et plus traitable,
1050 À ma prière, enfin, il rend le connétable.
Demain il sera libre au premier trait du jour.
Mais qu'espérer, hélas ! D'un si faible retour ?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste.
Le roi persiste encor dans son projet funeste.
1055 Il ne compte pour rien les maux les plus affreux !
Notre perte et la sienne.... Ô que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes !
Que de sang innocent pour expier leurs crimes !...
Que dis-je ?... Ah ! N'ai-je rien moi-même à m'imputer ?
1060 J'ai couru vers l'écueil.... en voulant l'éviter ;
Mais j'atteste, du moins, l'oeil perçant et sublime
Qui de nos coeurs éclaire et pénètre l'abîme,
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'État et la gloire du roi.
1065 À mon propre péril j'ai soutenu leur cause ;
N'importe ; quelque fin qu'un grand coeur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel.
Soyons justes et vrais ; et laissons faire au ciel...
Quelqu'un vient... à cette heure...

SCÈNE II.
Osmont, Siffrédi.

SIFFRÉDI.

Ô ciel ! Quelle est ma joie !
1070 Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie !
J'espérais que du jour la naissante clarté
Serait l'instant heureux de votre liberté ;
Mais le roi le prévient et ce retour efface...

OSMONT, l'interrompant.

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grâce ;
1075 Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non, mon coeur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir, sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verrait de retour.
1080 J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens, une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi,
Nomment tyran celui que vous appelez roi.
1085 « C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
Et les lois de l'État et la paix domestique.
Quoi ! Ce consentement authentique et formel
Était donc pour Constance un affront solennel !
Mais elle a pour garant tout Un sénat auguste.
1090 Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
Qui l'appelant an trône ordonne qu'avec lui
Constance le partage et s'en rende l'appui,
C'est au roi des Romains d'y monter avec elle :
Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle... »
1095 Voilà quels sont, Seigneur, les sentiments de tous :
Refuserez-vous seul de tous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumières
Ont dirigé du roi les volontés dernières ?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
1100 L'intérêt de l'État inspira plus que moi ;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que prompts à se ranger
1105 Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre, ou de mourir pour elle :
Ceux du roi sont nombreux ; et, sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
1110 On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondements
L'immortelle valeur de nos héros normands,

Suève : nom donné par les Romains depuis César à des peuples de la Grande Germanie, qui leur étaient fort peu connus ; ils en faisaient un peuple nomade. Ce n'était ni un peuple ni une nation, c'était la masse des aventuriers,

des bannis allant aux rapines ou à la
conquête. (...) [B]

Leurs fils souffriront-ils que la race suève

À la leur aujourd'hui le dispute et l'enlève?
1115 Non ; le roi des Romains leur serait odieux.
Ah ! Que la passion ne ferme point nos yeux ;
Et s'il est vrai, Seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre coeur, comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'État, il faut nous réunir,
1120 Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen : perdons qui nous offense ;
Écrasons un tyran, tandis que sa puissance
N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
1125 Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appellez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Éternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
1130 N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense ;
Qui superbe et farouche immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même ;
Oui, de nos actions seule arbitre suprême...

OSMONT, l'interrompant.

1135 On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé.
Moi dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFRÉDI.

Eh bien ! À vos fureurs immolez donc l'État :
1140 Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un coeur tel que le mien soit jamais le complice.
Non... Du roi, cependant, je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le noeud qui joint ma fille à vous :
Le roi réclame en vain ; vous êtes son époux.
1145 Ma juste fermeté bravera sa colère ;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son désir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi :
Je ne partagerai vos complots, ni son crime ;
1150 Mais je serai, Seigneur, sa première victime.
Adieu.... De votre coeur modérez les transports.

OSMONT.

Ah ! J'y ferais, Seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFRÉDI.

Le roi verra l'abîme où son projet l'engage.
1155 Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

Il sort.

SCÈNE III.

OSMONT, seul.

Que je compte sur lui !... Promesse trop frivole !
Je vois qu'au fond du coeur Guiscard est son idole ;
Il porte à ce tyran un amour insensé :
1160 Dois-je lui confier mon honneur menacé ?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme :
Mille soupçons affreux s'élèvent dans mon âme.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin...
Si cette nuit couvrirait un horrible dessein !
1165 Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide !... Je crains un complot odieux...
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux...
Arrachons-la d'ici ; prévenons l'entreprise.
1170 J'ai des amis tout prêts ; la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre...
Ah ! dans les noirs transports où mon âme se livre,
1175 Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler....
J'entends du bruit... Sortons.

Il sort.

SCÈNE IV.

Blanche, Laure.

LAURE.

Où voulez-vous aller ?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promène au hasard sa démarche inquiète,
Et, poursuivant en vain un repos qui vous fuit...

BLANCHE, l'interrompant.

1180 Abandonne mon âme au trouble qui la suit.
Va, laisse-moi ; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser ! Ô ciel ! Et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur !

BLANCHE.

1185 Une horreur plus affreuse est au fond de mon coeur.
Qu'importe, hélas ! Qu'importe à ma douleur profonde,
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde ?

Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi, je le veux ; mon amitié l'exige.
1190 Tes conseils m'ont perdue... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur... ne me réplique rien.

Laure s'éloigne.

SCÈNE V.

BLANCHE, seule.

Me voilà seule enfin... Que ne puis-je aussi bien
Écarter de mon coeur les cruelles alarmes !
Ô sommeil ! C'est en vain que j'implore tes charmes.
1195 Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux ;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur, ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir... Osmont fier, implacable,
dévorant dans les fers sa jalouse fureur...
1200 Ô reproche cruel, ô trop fatale erreur !
Mon coeur des passions éprouvait le tumulte :
J'en ai cru le dépit ; il perd qui le consulte...

Elle se jette dans un fauteuil.

Ne puis-je me calmer ? La terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit !
1205 Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille.
Mais qu'entends-je ?... Quel bruit a frappé mon oreille ?...

Elle se lève.

Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient... C'est le roi.
Quel projet !... Je frissonne... Ô ciel !...

SCÈNE VI.
Guiscard, Blanche.

GUISCARD.

Rassure-toi,
J'ai su me ménager une secrète entrée.

BLANCHE.

1210 Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée ?
Vous, Guiscard, à cette heure ! Et lorsque dans les fers
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers.

GUISCARD, l'interrompant.

Ô Blanche ! Écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre ?
Quel dessein !... Je ne dois, ni ne veux vous entendre :
1215 Non... vous voyez ma peine et mon trouble mortel...
Songez à quel reproche...

GUISCARD, l'interrompant.

Il en est un cruel
Que Guiscard et ton coeur ont seuls droit de te faire ;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère,
C'est de m'avoir trahi... Le temps est précieux ;
1220 Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre... Viens ; un respectable asile...

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel ! Et que proposez-vous ?
Un asile ! En est-il qu'auprès de mon époux ?
1225 Guiscard à ma vertu réservait cet outrage !
Avez-vous oublié qu'un noeud sacré m'engage,
Et que l'honneur me fait un austère devoir
De ne jamais oser vous parler, ni vous voir ;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon âme
1230 Le souvenir trop cher d'une première flamme ;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront ?

GUISCARD.

Ah ! Crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.
1235 Je ne le reconnais que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton coeur.
Rappelle nos serments et consens que l'on brise
De vains noeuds, qu'ont tissés la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet...

BLANCHE, l'interrompant.

1240 La loi permet souvent ce que défend l'honneur. Seigneur,

GUISCARD.

L'honneur !

BLANCHE.

1245 Ton coeur, soumis à ce juge suprême,
N'a qu'a s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun :
Il dit qu'un souverain, comme père commun,
Doit respecter les droits d'un père de famille,
Le laisser à son gré disposer de sa fille ;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des noeuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine !

BLANCHE.

1250 De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine :
Le ciel qui consacre ma chaîne,
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas !

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas.

GUISCARD.

1255 Blanche, l'heure s'envole, il en est temps encore.
J'eus tes premiers serments : tu m'aimas, je t'adore.
Viens : mon trône t'attend ; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, l'interrompant vivement.

Que parles-tu de trône ? Un désert et Guiscard...
C'en est trop... près de vous ; malgré moi, je m'oublie.

Avec un effort marqué.

Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

1260 Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu ;
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste !
Je te perds ; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit ! Ciel ! Quel est mon effroi.

GUISCARD.

1265 Je ne me connais plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh bien ! J'obéis ; et sur l'heure

Tirant son épée.

Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein ;
Termine, par pitié, mon malheureux destin.
C'en est trop, je succombe à ma douleur mortelle.
1270 Au nom de cet amour..

GUISCARD, l'interrompant.

Trahi par toi, cruelle !

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour ; mais il reste à mon coeur
La vertu qui console au comble du malheur.
Veux-tu me la ravir ? Veux-tu souiller ma gloire ?
Si je pouvais, cruel, et te suivre et te croire,
1275 Serais-je digne encore et du jour et de toi ?
Non...

GUISCARD, se jetant à ses pieds.

Je meurs à tes pieds !

SCÈNE VII.

Osmont, Blanche, Guiscard.

OSMONT, à part.

Ciel ! Qu'est-ce que je vois ?

À Guiscard, en mettant l'épée à la main.

Guiscard aux pieds de Blanche !... À moi, tyran ! Vengeance !
Défends-toi.

GUISCARD, mettant aussi l'épée à la main.

Songe, traître, à ta propre défense.

Ils se battent ; Osmont tombe mortellement blessé.

BLANCHE, à Osmont, en courant à lui.

Ô malheureux époux !

OSMONT, se ranimant et la frappant de son épée.

Femme perfide ! meurs.

Il retombe.

SCÈNE VIII.

**Siffrédi, Rodolphe, Gardes, Blanche,
Guiscard.**

SIFFRÉDI, à part.

1280 Quel bruit se fait entendre... Ô destins ! Ô fureurs !

GUISCARD, à Siffrédi.

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, d'une voix mourante.

Ah ! Si je vous suis chère,
Épargnez ses vieux ans.

SIFFRÉDI.

Ô ma fille !

BLANCHE.

Ô mon père !

GUISCARD.

Blanche, ma chère Blanche !

BLANCHE.

Écoutez-moi, tous deux...
1285 Ô trop malheureux père !... Amant plus malheureux !
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non ; vivez : je le veux. Consolez ce vieillard.
Ne lui reprochez rien...

À Siffrédi.

Vous, consolez Guiscard...
L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...

À part.

1290 La lumière me fuit... La force m'abandonne:
Ciel ! prends pitié de moi...

À Guiscard, en lui tendant ta main.

Guiscard... ta main... je meurs !

GUISCARD, à part, et voulant se frapper de son épée.

Elle expire !... La mort réunira nos coeurs.

On le désarme.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].